

APOLLINAIRE et les JUIFS

Gilberte Jacaret

Professeur de littérature

(Universités de Tel Aviv et University

of California Los Angeles), auteur

de *La dialectique de l'ironie et du*

lyrisme dans Alcool et

Calligrammes de G. Apollinaire,

1984, Nizet.

« Tu es dans le jardin d'une auberge aux environs
[de Prague
Tu te sens tout heureux une rose est sur la table
Et tu observes au lieu d'écrire ton conte en prose
La cétoine qui dort dans le cœur de la rose »

Guillaume Apollinaire (ZONE)

Quelques écrivains français ont évoqué les Juifs avec sympathie. Chateaubriand dans *Le Génie du christianisme*, exalte les liens entre les deux religions. Lamartine pense à la Terre promise. Vigny évoque des images bibliques comme Hugo qui s'intéresse aussi à la Kabbale sous l'influence de son ami juif Alexandre Weil. Flaubert visite la Palestine. Michelet rend hommage au judaïsme. E. Zola se consacre à l'Affaire. A. France s'élève contre les préjugés anti-juifs dans *l'île aux Pingouins* ainsi que F. Mauriac dans *Thérèse Desqueyroux*, R. Rolland admire les juifs dans la série de *Jean Christophe* et Saint Exupéry, dans sa *Lettre à un otage*, montre sa compassion pour son ami juif L. Werth. Guillaume Apollinaire a toujours, jusqu'à la guerre de 1914-1918, montré un curieux intérêt pour les Juifs, l'hébreu, la Kabbale et le Juif Errant. Essayons d'en analyser les

grandes lignes à travers sa vie, son œuvre et, tout particulièrement, dans le personnage du Juif Errant. Des surprises nous attendent.

Un certain mystère flotte sur la naissance de Guillaume, Albert, Vladimir, Apollinaire de Kostrowitsky. Il portait le nom de sa mère d'origine polonaise. L'identité de son père demeure incertaine. Il aurait été reconnu, ainsi que son frère Albert, par un prince italien. Sa mère dut quitter Rome puis elle vécut à Monaco, à Nice, en Belgique, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, en Bohême et en Autriche. Notre poète à la jeunesse errante était européen par le sang, par sa vie, ses amitiés et ses goûts. Cependant, ce fut un écrivain français et surtout parisien. Élevé, au début, à Monaco, chez les Jésuites, il ne cessa, par la suite, de se moquer gentiment de l'église, de son dogme, de ses ministres, de ses cardinaux et même du Pape. Il fit enregistrer sa voix, s'intéressa au cinéma, écrivit un scénario, fit de la science-fiction. Il était, de plus, critique d'art, ami de Pica-bia, de Picasso, de Braque et de Dufy. Il prit parti pour Dreyfus et accusa, avec un humour allègre et, sur un air de « Malborough s'en va-t-en guerre », les banques, la politique, l'Église et la presse d'allumer la psychose collective dans les ridicules flambées d'antisémitisme.

Apollinaire connaissait bien les Juifs. Séduit par leur étrangeté, il en fréquenta beaucoup. Parmi eux, Julien Weil demeura le fidèle compagnon de la mère du poète. Il s'occupa de Guillaume et de son frère. Puis, l'érudit Molina da Silva, le père de Linda, amour de jeunesse, l'initia à l'hébreu et à la pensée juive. Ensuite, Apollinaire étudia la préface que Moïse Schwab fit pour la traduction française du Talmud de Jérusalem. Il s'intéressa à la Kabbale comme son ami, le poète juif Max Jacob. Celui-ci s'interrogeait sur la portée symbolique des personnages bibliques avant et après sa conversion au catholicisme.

Tant qu'il fut étranger en France, Apollinaire éprouva de la sympathie et de la solidarité pour les malheureux immigrants qui erraient alors sur terre comme lui-même errait dans sa propre angoisse. Il observa leurs coutumes, écouta leur « jargon », visita leurs quartiers à Paris et à Prague. Il idéalisa certains rabbins et en fit des savants, des poètes et des prophètes qui savaient jouir des plaisirs spirituels et matériels. En raison de ses amitiés, de ses fréquentations, de ses goûts et surtout du climat juif qui imprègne son œuvre, Apollinaire passera pour juif aux yeux de beaucoup comme, par exemple, Octave Mirbeau ou Léon Daudet. Une lettre datée de 1899 relate un acte téméraire de notre jeune dreyfusard : bravant Rochefort, à Nice, il déploya, devant l'antisémite, le propre journal de Zola : *L'Aurore*. Dreyfus est non seulement, déclare-t-il, la victime d'une injustice mais le représentant d'une race opprimée. Il écrit, dans « Le Passant de Prague », paru dans *La Revue Blanche*, en 1902 : « J'aime les juifs car tous les juifs souffrent partout » En 1914, un article d'Arthur Cravan, dans

Maintenant, reprenait le mot de Georges Duhamel : « un juif levantin », en désignant Apollinaire. Un duel fut même envisagé, mais Cravan se rétracta. Puis, après avoir été soldat, blessé à la tête et trépané, il fut naturalisé. Sa personnalité changea et il adopta les préjugés des traditionalistes français envers les Juifs. Il arrêta d'écrire à Madeleine qui vivait en Algérie. Il se rallia à l'Action Française, à Paris. En devenant français, il devenait chauvin, mais c'est de la grippe espagnole qu'il mourut, à Paris. Il avait 38 ans.

La sympathie d'Apollinaire

On demeure frappé par le nombre de Juifs qui traversent l'œuvre d'Apollinaire. Comment expliquer cet intérêt ? Dans une première version du *Passant de Prague*, on lit¹ : « Je ne demeure nulle part et ainsi ne souffre pas d'être juif. Car tous les juifs souffrent partout un mépris immérité. Voyez de Daniel à Dreyfus, que n'ont-ils pas souffert dans les pays que leur sagesse honorait ? » Apollinaire prend ici position contre l'antisémitisme et pour Dreyfus. Certes, l'Affaire avait mis à vif le sujet, mais ce problème avait erré à travers les siècles. Dans *La Fin de Babylone*², le vieux juif Naphtali, « victime des malheurs de fortune » tient à ce que Vietrix connaisse « l'histoire de ce peuple juif dont les uns lui parlaient avec crainte, les autres avec haine. » Il éprouve aussi et surtout une sympathie émue pour ces juifs émigrants de Pologne, pays de la naissance de sa mère. M. Décaudin signale des vers d'un brouillon de *Zone* parus dans le journal *l'Année Républicaine* :

« Et moi, en qui se mêle le sang slave et le sang latin

Je regarde ces pauvres Polonais qui rêvent aux jours lointains »

Dans le poème *Zone* qui ouvre *Alcools*, il rajoute :

« les yeux pleins de larmes... ils ont foi dans leur étoile comme les rois mages ».

Il regarde ces pauvres juifs de la rue des Ecouffles dans le quartier juif parisien... Certains sont orthodoxes, comme David Bakar, le marchand de brocante du *Départ de l'ombre* qui ne rend pas la monnaie et ne touche pas à l'argent le jour du shabbat. D'autres vont à la synagogue, coiffés de feutres verts pendant la fête des cabanes. Certains sont savants. David Bakar connaît un peu la sciomanie ou divination par les ombres. Nephtali, dans *La Fin de Babylone*, « s'était incliné au moment où avaient passé pompeusement disposés sur le char, les papyrus autographes d'Abraham ».

Les juifs ashkénazes, les juifs latins et les orientaux de Babylone défilent dans son œuvre. R. Couffignal, dans son article : *L'inspiration biblique dans l'œuvre de Guillaume Apollinaire*, 1966, la qualifie de « mythologie judéo-chrétienne ». Les juifs avaient la réputation d'être débrouillards. Le besoin d'être prêts à fuir, à s'adapter à une nouvelle situation, leur prêtait cette qualité qui devient un

reproche dans l'esprit des faibles, des impuissants et de tous ceux qui n'ont jamais été chassés de chez eux. Ce qu'Apollinaire aima dans les juifs, c'étaient son propre dynamisme et ce triomphe de la gaieté sur la tristesse qu'il reconnaissait en d'autres hommes. Leur aspect cosmopolite inspire ce « visionnaire cosmique ».

Latirance pour les juifs se manifeste, dans son œuvre, de maintes façons : la désacralisation du mystère de la Trinité, l'intérêt pour l'hébreu et la Kabbale, le pittoresque des religieux (*La Synagogue, La Fin de Babylone*), les différents juifs dans *l'Hérésiarque et Cie* et, en particulier dans *Le Passant de Prague, le Juif latin, Simon Mage, Le toucher à distance* et *Le Poète assassiné*.

La désacralisation du mystère de la Trinité

Le mystère de la Trinité se réduit à une plaisanterie comme il le fera pour la confession et le baptême. Le chiffre « 3 » apparaît à chaque fois qu'il a besoin d'un chiffre. En voici quelques exemples. Dans *Le Passant de Prague*, le Juif Errant : Isaac Laquedem, lit à l'horloge de l'Hôtel de ville qu'il est trois heures. Il montre trois « anciennes maisons » et dans l'auberge, il y a trois musiciens. Le premier joue du violon, le second joue de trois instruments : du tambour, de la grosse caisse et du triangle. Le triangle est le symbole de la trinité. Il représente aussi la vulve et devient ainsi la Féminité. Dans *Le Toucher à distance*, Aldavid porte trois noms : il est aussi le Messie et Dormesan. Il « parut vers trois heures de l'après-midi, à Paris, devant la synagogue de la Victoire... il fit trois enfants à sa maîtresse. » Dans *Le Poète assassiné*, trois sages-femmes aident Macarée à accoucher et la voient mourir.

L'hébreu et la Kabbale

Quelles sont les connaissances d'Apollinaire en hébreu ? Les critiques donnent des réponses diverses. La prudence de M. Décaudin semble être la solution la plus sage. Il doute fort qu'il soit allé très loin dans l'étude de l'hébreu. Apollinaire n'a pas voulu nous mystifier. La linguistique fait ses délices. L'hébreu est un des ingrédients qu'il jette dans ses « philtres de phantase », un élément de pittoresque dans un univers exotique. Buvons-les délicieusement. Apollinaire se dit, d'ailleurs, polyglotte mais on sait que son anglais était assez pauvre et son allemand imparfait. Il avoue lui-même ses difficultés en italien dans *La Lèpre*³. On connaît son goût pour les jeux de mots, les citations, les onomatopées. Il s'est amusé avec quelques notions très superficielles d'hébreu sur les chiffres et les lettres de la Kabbale. Le juif latin avoue : « L'hébreu ? C'est à peine si la plupart d'entre nous le savent lire au moment d'être Barmitzva. Nos savants hébraïsants font sourire les rabbins étrangers, et la traduction française du Talmud est, au

dire des Juifs allemands ou polonais⁴ un monument d'ignorance des rabbins de France. » M. Décaudin note⁵ que les injures du vieux juif⁶ qui rencontre Croniamantal proviennent d'un article tiré du Tome V de Kryptadia (Paris 1898) : *Jurons des juifs d'Ukraine*. A travers le yiddish de ces jurons transperce l'hébreu. Citons les exemples amusants : « Farwaschen Ponim » (= sale gueule), le yiddish « ponim » vient de l'hébreu « panim », « Beheime », vache (vient de l'hébreu : behema= bête). La jolie juive dit, en faisant l'amour⁷ : « chazer ». Ce mot vient de l'hébreu : chazir = porc.

Notons que Jansen, dans *Le Poète assassiné*, parle plusieurs langues dont l'hébreu. De plus, le nom de Croniamantal se lit aussi de droite à gauche « par les Arabes et les Turcs et autres peuples qui lisent de droite à gauche ». Croniamantal est recueilli à l'âge de 13 ans (âge de la bar mitzva ou communion juive) par le voyageur hollandais M. Jansen qui « parlait toutes les langues d'Europe, l'arabe, le turc, sans compter l'hébreu ». Laquedem ne prononce aucun mot hébreu dans *Le Passant de Prague* jusqu'au moment où il s'abat sur le sol et parle « confusément » sous l'effet de la souffrance : « Oï oï ». Et Apollinaire de noter : « ce qui signifie : hélas en hébreu. » Dans *Le Départ de l'ombre*, le nom David Bakar est hébreu. « bakar » signifie : bœuf. Dans *La Serviette des poètes*, David Picard porte un nom juif français.

Apollinaire s'intéresse aussi aux jeux de lettres et de chiffres de la Kabbale, *Simon Mage*, le magicien, trace sur le sol : ABLANATANALBA et ONORARONO, mots cabalistiques qui peuvent se lire de droite à gauche comme en latin ou de gauche à droite comme en hébreu et en arabe. Dans *Le Passant de Prague*⁸, le Juif Errant s'amuse avec les chiffres à Munich. Avec la date 1721, il prend les deux moitiés : 17 et 21. Le 17 devient le numéro d'une maison. Le 21 juin est le jour de l'année divisé en deux moitiés : douze de jour et douze de nuit. Munich est lié aussi à une visite antérieure de deux siècles en 1334. Nous amusons-nous plus qu'Apollinaire ? Il se trouve que la somme des chiffres 1.7.2.1 égale : 11 ainsi que celle de 1.3.3.4... Dans *Don Juan Tenario*⁹, le médecin est un juif baptisé du nom d'Alonzo Levita. Il avait étudié dans toutes les universités d'Europe. Dona Clara veut consulter un astrologue sur l'avenir de son fils et elle va voir un professionnel de la Kabbale. Cet astrologue est, en même temps, un alchimiste. Quand il emploie des mots compliqués, le compagnon de Dona Clara lui dit : « parlez chrétien... Madame n'entend pas l'hébreu » et, plus loin,¹⁰ l'astrologue murmure des paroles cabalistiques. Dans le poème *La Cravate et la montre*, le mot « agla » est, selon H. Meschonnic¹¹ formé de quatre initiales de quatre mots hébreux : Atha, Gibor, Leolam, Adonaï : Tu es puissant éternellement Seigneur. « Agla » est aussi un mot cabalistique auquel les rabbins attribuent le pouvoir de chasser l'esprit malin.

Le côté pittoresque de certains juifs

Dans le poème *Zone* qui ouvre *Alcools*, nous retrouvons un écho des flâneries du poète dans le quartier juif de Paris. Il se mêle aux malheureux émigrants juifs : « Tu regardes les yeux pleins de larmes ces pauvres émigrants ». Dans *Le Passant de Prague*, notre poète note le geste d'un juif religieux qui voit le Juif Errant mourir : il « déchirait sa chemise diagonalement »¹². Dans le petit poème *La Synagogue*, il observe, d'un regard amusé :

« Ottomar Scholem et Abraham Loeweren
Coiffés de feutres verts le matin du shabbat ».

Ils se disputent et crient des choses qu'on n'ose à peine traduire : « bâtard conçu pendant les règles ou que le diable entre dans ton père ! », tandis que les chrétiens passent avec des cigares allumés. C'est la fête des cabanes. Ils chantent. La synagogue est pleine de chapeaux. On agite les loulabim. Ils baiseron t la thora en soulevant leur beau chapeau. Puis deux versets, qui comportent une erreur de transcription, montrent que son hébreu est approximatif¹³. Narquois, truculent, voire grossier, le poète transfigure la réalité.

Dans *La Fin de Babylone*, apparaissent des personnages bibliques comme les prophètes Jérémie et Daniel et une citation du Psaume 137 : « Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite se dessèche ! que ma langue s'attache à mon palais si je ne me souviens plus de toi, si je ne place pas Jérusalem au-dessus de toutes mes joies ! »¹⁴. Puis apparaissent la chaste Suzanne¹⁵, le festin de Balthazar¹⁶, la croix gammée¹⁷ et une allusion au quartier juif¹⁸ : « Vietrix prit refuge chez des amis du quartier juif : fais-toi appeler Lévi, par exemple, lui dit le bon vieillard. Cela n'engage à rien et cela t'aidera peut-être à réaliser quelques bonnes petites affaires. »

Les différents Juifs dans *L'Hérésiarque et Cie*

Dans *Le Départ de l'ombre*, David Bakar est le pur juif religieux. Cet homme ne veut pas travailler le jour du shabbat : « C'était l'heure de la prière et, en nous allant, nous pûmes le voir, tandis que, couvert d'un vieux chapeau haut de forme, il lisait debout... un livre en hébreu qu'il commença régulièrement par la fin. » Dans *Le Passant de Prague*, Apollinaire rencontre Le Juif Errant aux antipodes du Laquedem traditionnel, jouisseur de la bonne chère et de la chair tout court. Son vêtement est semblable à celui des juifs orthodoxes¹⁹. Il porte un long manteau au col de loutre, un pantalon noir, un large chapeau de feutre noir et une bandelette de soie noire entoure son front. Ses cheveux blancs, sa barbe et sa moustache cachent un visage de type sémite aux lèvres épaisses et au nez proéminent, « poilu et courbe ». Son sexe est circoncis. L'auteur l'a déjà rencontré, l'an précédent, à Paris, rue de Bretagne – c'est-à-dire dans un quartier juif de Paris.

Ils regardent des Juifs en deuil passer, reconnaissables à leurs habits déchirés. Le Juif Errant semble loin de la religion juive et note le saint Onuphre peint sur une maison puis ils pénètrent dans une église. La marche continue. Ils entendent le jargon hébraïque – c'est-à-dire le yiddish – puis ils visitent, la tête couverte, une synagogue « où les femmes n'entrent pas pendant les cérémonies mais regardent par une lucarne. Cette synagogue a l'air d'une tombe où dort, voilé, le vieux rouleau de parchemin qui est une admirable thora... l'horloge de l'Hôtel de Ville juif porte des chiffres hébreux et ses aiguilles marchent à rebours. » Et Apollinaire lui dit : « Votre légende, me semblait-il, symbolisait votre race errante... J'aime les Juifs, monsieur. Ils s'agitent agréablement et il en est de malheureux ». Laquedem tombe et meurt. Et tandis que des agents de police emportent le corps : « il ne resta dans la rue qu'un vieux juif aux yeux de prophète... qui ouvrait son manteau et déchirait sa chemise diagonalement. »

Après avoir sorti le Juif Errant de sa gangue légendaire et avoir dégagé le personnage du judaïsme et du christianisme, voyons comment on le retrouve dans *L'Hérésiarque et Cie* sous des modulations apparemment trompeuses. Laquedem va réapparaître sous le caractère du Baron d'Ormesan à qui il prête son caractère de voyageur jouisseur qui ne craint pas de faire le mal. Mais d'Ormesan le dépasse, c'est un maniaque du meurtre, un maquereau, un cannibale. Ses excès l'accompagnent jusque dans la mort puisqu'il aura 841 cadavres pour sa seule personne dans *Le Toucher à distance*.

Nous avons déjà vu que le Juif Errant de la légende et celui d'Apollinaire ont des liens avec les chrétiens. *Le Juif latin* se convertit au moment de mourir. Ce Gabriel Fernisoun est un juif d'Avignon érudit et maniaque du meurtre qui rend une visite inopinée à l'auteur. Il lui dit²⁰ : « En somme, qu'est-ce qui a fait la différence des juifs et des chrétiens ? C'est que les juifs espéraient un Messie, tandis que les chrétiens s'en souvenaient. Nietzsche s'était approprié l'idée juive... Le Messie est venu pour nous comme pour vous. Et je puis l'avouer : au fond du cœur je suis catholique... j'ignore la religion juive... elle survit dans le catholicisme qui m'attire par ses théophanies mosaïques... Je suis catholique, sauf le baptême. » Et nous entrons, à la fin, dans une comédie grand guignolesque : « Je suis juif, je vais mourir, baptisez-moi !... On trouva sur lui un testament par lequel il laissait sa fortune à l'archevêque de Paris, à charge pour lui de l'employer à hâter la conversion des juifs, fait qui doit se produire peu avant la fin du monde²¹. » Or, un coup de théâtre clôt cette comédie : « Comme Fernisoun fut baptisé non loin d'une station de voitures, l'avocat du diable insinua que cette eau ne fut peut-être que du pissat de cheval. Si cette opinion prévaut, il sera avéré que Gabriel Fernisoun n'a jamais été baptisé et, en ce cas, mon Dieu ! nous savons tous que l'enfer est pavé de bonnes intentions. » Nous sommes

dans le domaine de l'absurde. A travers le juif latin, il ridiculise les religions, les conversions et le baptême en particulier.

Le Juif Errant est un autre lui-même

Pour voir comment, à partir du Juif Errant et à travers le comique baron, Apollinaire découvre sa personnalité, nous allons suivre le chemin du PARDES : P.R.D.S., acronyme de pshat, remez, drach, sod). « Pardes », a donné : paradis. En hébreu moderne, il signifie l'orangerie mais aussi le jardin où va pénétrer le sage kabbaliste qui veut connaître le secret de la vie.

Le pshat est le domaine du simple, le niveau biologique. Ici c'est la marche de l'étranger, du passant, du Juif Errant, du guide. Marcher. Passer. Bouger. Suivre. Nous sommes dans la ville de Prague qu'Apollinaire a visitée. Dans *Le Poète assassiné*, le vieux rabbin, que « le sort force à marcher » rappelle l'image de la légende du Juif Errant. Il se dit sorcier, poète et prophète. Les enfants, en le voyant passer²² crient d'épouvante et lui jettent des pierres.

Le remez est l'allusion, le niveau psychologique, l'errance et l'ubiquité. Dans *Le Passant de Prague*, Laquedem prend, chez Apollinaire une signification totalement différente de la légende. Son nom, en hébreu, indique qu'il va de l'avant. On lui donne un mouvement spatial, horizontal. Il doit attendre que Jésus descende sur terre. Chez Apollinaire, il s'élève de lui-même et atteint la divinité, comme le poète. Il y a en lui cette liberté qui le fait échapper au déterminisme de la légende. Comme le Juif latin, il échappe à la malédiction. Comme le Père Sésaphin, il fait descendre l'Eucharistie sur terre et la donne en nourriture à tous les hommes. Ce passant est libre. Son errance est heureuse. « Quelle gloire ! Quelle joie ! Mais je suis aussi depuis dix-neuf siècles le spectateur de l'Humanité, qui me procure de merveilleux divertissements. Mon péché, monsieur, fut un péché de génie, et il y a bien longtemps, que j'ai cessé de m'en repentir²³. » A l'image de l'eau du fleuve qui passe et lasse sous le Pont Mirabeau, le Juif Errant est semblable à la vie qui sans cesse passe et repasse et se renouvelle. Ce Laquedem, « ce voyageur heureux et sans but²⁴ » va de l'avant et cet avant devient, chez le poète, avenir, création et joie.

Le mythe naît de l'antisémitisme chrétien. Ahasvérus part en quête du pardon divin. Le romantisme l'érige en symbole du libre arbitre. Il se révolte contre la malédiction démesurée. Apollinaire crée un bon vivant qui ironise sur son sort. Le mythe présente alors la question de l'errance dans une dimension à la fois spatiale et historique. Quand l'être se mesure à l'aventure, il agrandit l'espace autour de lui et croit posséder l'espace total de la terre. Les noms d'une seule personne se multiplient. Croniamantal a un nom différent dans chaque pays. Le baron, que l'on devine déjà dans le Juif latin Gabriel Fernisoun, est non seule-

ment Dormesan, l'ami d'Apollinaire, mais aussi le baron Ignace d'Ormesan, Aldavid, baron des Ygréés. La mort d'Aldavid se traduit par une multiplication des cadavres qui ressemble au miracle de la multiplication des poissons et des pains.²⁵

Le drash est l'interprétation, le niveau ontologique. Le dédoublement de la personnalité. Le « tu » devient un « je », le Juif Errant, c'est Apollinaire dans *Zone* qui marche à travers l'espace et le temps :

« Maintenant tu es au bord de la Méditerranée...
Tu es dans les auberges aux environs de Prague...

Te voici à Marseille...
Te voici à Coblenz à l'hôtel du Géant
Te voici à Rome assis sous un néflier du Japon
Te voici à Amsterdam...
Tu es à Paris...
Tu as fait de douloureux et de joyeux voyages...

Tu es debout devant le zinc d'un bar crapuleux...
Tu es la nuit dans un grand restaurant...
Tu marches vers Auteuil... »

Dans *Le Passant de Prague*, Laquedem lui dit : « Je suis étranger comme vous ». Cependant, son caractère est totalement différent de celui de la légende. Son caractère juif n'en fait pas un être maudit, son errance est structurée de façon à cadrer le mythe apollinarien. Les apparences semblent réelles. L'homme n'apparaît pas comme un mystérieux revenant mais comme un homme bien sur terre : le chiffre « deux » précède ce double du poète. A Munich, il voit deux cortèges. Le premier est « composé d'archers promenant une ribaude... deux longues tresses de paille descendaient jusqu'aux jarrets de la belle fille... le second cortège était celui d'un juif qu'on menait pendre... Ayant remarqué » qu'un valet du cortège menait deux gros chiens en laisse, la plèbe exigea qu'on les pendît aux côtés du juif... Je trouvai que c'était un double sacrilège²⁶ ». En effet le Juif Errant appartient à un monde surnaturel par son passé et son avenir. Il est immortel. Dans ce texte, le poète le regarde et croit se voir en lui. Ce phénomène de dédoublement le fait douter de sa raison. Le dédoublement intérieur de *Zone* se présente ici sous la forme du passant Laquedem qui n'apparaît pas comme un mystérieux revenant mais comme un homme bien sur terre.

Plus loin²⁷, le poète se reconnaît dans le masque de Napoléon qu'il croit voir dans les veinures d'une améthyste : « C'est mon visage, m'écriai-je avec mes yeux

sombres et jaloux !...J'étais pâle et malheureux de m'être vu fou, moi qui crains tant de le devenir ! » Dans *La chasse à l'Aigle*, le passant dont le masque cache la face de Napoléon se dit très malheureux. Il est le héros d'une légende bizarre. On pense à l'énigme de la naissance de notre poète. D'après une note de M. Décaudin²⁸ : « Apollinaire serait le petit-fils du duc de Reichstadt, donc l'arrière petit-fils de Napoléon. L'Aiglon aurait eu une liaison avec une demoiselle de compagnie de sa mère à la Cour de Vienne, qui, par une curieuse rencontre, était une Kostrowitzsky, prénommée Mélanie. Un enfant serait né et aurait été élevé en secret à Rome. » Ici, la figure de Napoléon mort en 1821, cent ans après le passage du Juif Errant à Munich, laisse une ambiguïté sur sa possible réincarnation. Le juif réapparaît ainsi sous les figures de Napoléon, de Louis II de Bavière et du roi Arthur, roi passé, roi futur.

Le Juif Errant est d'ailleurs lié à tous les juifs d'Apollinaire. Il est « encore vert ». Le vert est la couleur qui apparaît dans *La Synagogue* où les deux juifs sont coiffés de feutres verts. Dans le chapitre « Voyage » du *Poète assassiné* « un gros homme à la barbe dure, courte et roussâtre, habillé de vert²⁹ », est le vieux rabbin prophétique de Dollendorf qui va l'accompagner. Puis, sur une même toile cubiste, se dessinent six portraits d'un même personnage : Laquedem et le Juif latin dans ses diverses identités. De même, par son don d'ubiquité, le baron peut se trouver, à la même heure dans plusieurs endroits différents. L'ombre devient lumière, le pessimisme devient optimisme, la zone disparaît. Le vagabondage est devenu « amphionie », cet art de l'errance et de la danse. « Je chante la joie d'errer ».

Dormesan est l'errant. Il a oublié qu'il est juif et il bafoue la religion. C'est un imposteur qui, aux antiopées de cet Amphion de Prague, de Munich, d'Ham-bourg et de Jérusalem, ajoute le Canada avec Cox-City, l'Australie et l'Afrique avec Tunis et Alger. Il n'apparaît pas à travers les siècles mais, sous le nom mi-musulman, mi-juif d'Aldavid, en même temps, dans plusieurs villes. On peut même le toucher. Aldavid, c'est le Passant du monde, c'est, dans le dernier chapitre de *L'Hérésiarque et Cie*, comme dans *Le Cas du Brigadier masqué* qui clôt et élargit le *Poète assassiné*, le mythe qui s'affole et le poète qui s'intègre dans la fantaisie la plus farfelue, c'est le Juif Errant transfiguré en Guillaume Apollinaire.

Dormesan est le double de l'auteur et du baron d'Ormesan. Il en a les qualités : « une certaine érudition désordonnée et une gentillesse d'esprit fort agréable³⁰ ». Dormesan a un « esprit nouveau ». Il fonde une nouvelle cité, une nouvelle compagnie de cinéma, un nouvel art. L'auteur, dédoublement du Passant de Prague, est né le même jour et dans la même ville que le juif orthodoxe David Bakar. Sommes-nous en face d'un nouveau mythe ? Apollinaire se poserait-il comme l'incarnation d'un nouveau Juif Errant comme il s'amuse à peut-être descendre de Napoléon ?

Le thème du faux est présenté par des imposteurs. Le Juif latin est un faux chrétien, Aldavid, un faux Messie, Paponat, un faux poète, Dormesan, un faux baron (rappelons que le nom « baron » vient du latin « vir », c'est-à-dire : homme) avec une fausse morale chrétienne. Sa fortune n'a jamais eu le temps d'être bien réelle et il est réduit, comme le Juif Errant aux cinq sous légendaires. Son érudition ne lui sert qu'à commettre le mal. Ce thème du faux rejoint celui des mystères policiers comme dans *Le Matelot d'Amsterdam*, *Le beau film*, *La rencontre au cercle mixte* qui font intervenir des voyageurs de Hollande, d'Allemagne du Nord, pays où le passage du Juif Errant a laissé le plus de traces.

Mèteque, Apollinaire se sentait proche des juifs. Son identité demeure un mystère. Comme celle de Croniamantal, elle est multiple et traverse les siècles : « Certains rabbins pensent que l'âme d'Adam anima aussi Moïse et David. Je ne suis pas éloigné de croire que celle de Salomé avait empli la fille de Jephthé et que, n'ayant jamais chômé depuis, elle survit en Espagne, en Turquie ou peut-être aux provinces danubiennes, dans le corps d'une danseuse de kolo – cette ronde obscène qu'on peut appeler : la danse de la croupe³¹. » Et c'est avec cette image de l'amant de Lou que s'élève le drash pour atteindre le sod.

Le sod : le secret. Dans *Le Passant de Prague*, l'espace est délimité : nous visitons un quartier et des villes d'Europe sont évoquées. Puis le thème des disparitions et apparitions simultanées dans le dernier conte de *L'Hérésiarque et Cie : Le Toucher à distance* nous amène dans le domaine, non plus seulement du surnaturel, mais aussi de la science fiction. Le secret que le sage kabbaliste doit trouver dans le « jardin », le PARDES, se trouve, ici, dans le domaine de l'absurde. Dans ce recueil de contes, il y a une unité théologique faite d'hérésies, de sacrilèges, de parodies de sujets bibliques et de développements de prophéties judaïques. Apollinaire ridiculise non seulement les religions mais aussi le sionisme ! Nous sommes devant les faits nus qui nous arrivent directement des journaux. Apollinaire collaborait au journal *L'Européen* au début du siècle. Il s'intéressait surtout à l'Allemagne. Il relevait aussi des faits relevés dans des journaux étrangers en Bosnie et en Bulgarie. Il notait la montée des impérialismes, la violence prussienne, la barbarie russe et la détresse des minorités opprimées en Pologne surtout. Il eut quelques flambées d'enthousiasme juvénile pendant l'Affaire Dreyfus. Essayons d'analyser ces informations, d'en suivre l'interprétation, d'en saisir les subtiles allusions et d'atteindre le niveau anagogique où nous pourrions cueillir cette allégresse qu'est la fantaisie apollinarienne.

Aldavid, Herzl

Le Toucher à distance est la confession rocambolesquement tragique de l'auteur du livre. Jusqu'à maintenant, il avait tenu secrète la mort de celui qu'un grand nombre de communautés juives des cinq parties du monde prirent pour le Messie et

dont la mort survint à la suite de circonstances qui parurent inexplicables. L'auteur va s'expliquer. Le secret l'étouffe. Tout commence par l'information donnée par un journal. C'est à Dollendorf que le Messie se manifeste d'abord par une série de miracles. Il disparaît comme par enchantement quand cela lui plaît. Il prêche la reconstitution du royaume de Juda six jours par semaine dans six villes simultanément et dans des termes identiques. Or, dès le début, nous sentons que c'est de Herzl qu'il s'agit puisque l'auteur lit, dans un journal de Cologne, des nouvelles de la ville de Dollendorf. Une petite étude personnelle nous apprend que, dans cette petite ville, de nombreux habitants tentèrent d'émigrer vers les Etats-Unis. Certains réussirent, d'autres échouèrent, ne surent pas bien vendre leurs biens, manquèrent le bateau et durent revenir, appauvris et mourant de faim. Cette petite ville est donc l'exemple de l'émigration manquée contrairement à celle des Allobroges de Savoie. Craignant l'exaltation des esprits, le gouvernement a déclaré que l'homme était un imposteur. L'Eglise qui, en général se méfie des miracles et tient à les vérifier pour ne pas être ridiculisée est ici remplacée par la science : un savant fait des recherches sur Aldavid et affirme qu'il n'est pas juif. Son nom rappelle celui de David cité dans le célèbre chapitre 37 d'Ezechiel : « Voici, je prendrai les enfants d'Israël du milieu des nations où ils sont allés, je les rassemblerai de toutes parts et je les ramènerai dans leur pays, dans les montagnes d'Israël ; ils auront tous un même roi... Mon serviteur sera David, leur roi ». La métaphore des Ossements desséchés mène à la reconstitution du royaume de Juda. Aldavid devient ainsi la caricature de Theodor Herzl.

Herzl prêche le retour à Sion. Le mot : Messie (oint) a deux sens. En hébreu, il indique tout personnage roi ou prêtre, consacré par le Seigneur : David (Psaume XVIII, 51), Cyrus (Isaïe XLV, 1), l'ensemble du peuple juif (Psaume XXVIII, 8) et plus particulièrement un libérateur qui restaurera la royauté d'Israël (Isaïe XI, 1-9 etc). Dans la religion chrétienne, le Messie est le Christ. Apollinaire qui était dreyfusard s'amuse : dans « Aldavid », on peut imaginer deux jeux de mots : 1- comme nous l'avons signalé plus haut le préfixe arabe « al » et le nom juif du roi David. 2- on peut aussi retrouver le nom d'Alfred Dreyfus et l'écho de toute la campagne antisémite de l'époque résonne dans la fin de ce conte. Aux informations tirées des journaux, Apollinaire donne une interprétation historique : cet aventurier donne aux Juifs une arrogance regrettable vis-à-vis du reste de la population qui pourrait bien provoquer une explosion d'antisémitisme... « en ce cas, les gens ne pourraient même pas plaindre les victimes³² » et cela deviendrait un prétexte pour voler les biens des juifs. Ainsi, l'antisémitisme a pour causes : la jalousie, la méchanceté et la malhonnêteté. Apollinaire imagine qu'on arrête les banquiers juifs car on craint qu'avec l'exode des capitaux il n'y ait des paniques dans les bourses, des faillites et des suicides.

Rappelons que la virulence des passions fut indirectement le résultat d'une explosion d'antisémitisme due, en partie, à l'échec de l'Union Générale, une banque catholique qui voulait remplacer les finances juives en 1885 et à la publication du livre de Drumont : *La France juive* en 1886. Mais l'Affaire elle-même fut le résultat de l'attaque continuelle contre des officiers juifs de l'Armée française par Drumont et d'autres, dans le journal : *La Libre Parole* fondé avec l'aide des jésuites en 1892. Les artistes de ce journal qui traitaient les officiers juifs de futurs traîtres amenèrent un capitaine de dragon juif Crémieu-Foa à se battre en duel avec Drumont puis Lamase qui avaient fait paraître les articles. Le 23 juin 1892, c'est un autre duel entre Mayer et le Marquis de Morès. L'auteur est aussi le narrateur. Il pense au baron d'Ormesan et il fait un rapprochement avec les faux Messies. Dormesan est, en effet, singulier, érudit, agréable et il manque de scrupules.

Le troisième jour, on annonce la présence simultanée d'Aldavid dans plusieurs villes où les communautés juives sont les plus importantes et toujours devant une synagogue. Les foules le protègent de la force publique. Herzl se déplace dans le monde entier, là où il y a des communautés juives. Le quatrième jour, le Vendredi saint, pendant que l'ubiquité d'Aldavid continue de se manifester, on atteint une situation burlesque. On commence par arrêter, avec beaucoup d'égards certes, les principaux banquiers juifs de chaque nation. L'exode des juifs est un danger car cela fait craindre l'exode des capitaux et des désordres financiers. De plus, ce Messie pourrait même, peut-être, « par des moyens surnaturels alimenter le budget du nouveau royaume de Juda ». Il devient « l'Etoile qui devait sortir de Juda » pour les Juifs et l'Antéchrist pour les chrétiens et il apparaît vers trois heures devant la grande synagogue de Paris, rue de la Victoire. La foule est telle que l'auteur ne peut rien voir. C'est par les journaux encore qu'il apprend l'événement. La Pentecôte est une allusion à ce grand jour où a été conclue solennellement l'Alliance de Dieu avec Son Peuple. L'exorcisme d'un moine ne peut troubler son oraison, et les Juifs se mettent à danser « comme autrefois David devant l'arche. » Il apparaît encore le cinquième jour, le Samedi saint. Les juifs précipitent leur départ.

Le sixième jour est le jour de Pâques, fête chrétienne qui a lieu un dimanche. Aldavid est donc apparu trois jours de suite pendant des fêtes chrétiennes. Les deux religions se trouvent mêlées même si le Vatican ignore ce qui se passe. Pâques et la Pentecôte sont des fêtes à la fois juives et chrétiennes. Au Moyen Age, on écrivait Pâques au singulier ou au pluriel indifféremment. Cette confusion correspond à celle des rédacteurs des Evangiles qui ont toujours été influencés par l'Ancien Testament. A la Pâque juive s'est substituée la célébration de la Cène, le dernier repas que Jésus partage avec ses disciples, la veille de son arres-

tation. Or, Aldavid parle de l'exode des juifs qui fuient les pogroms d'Europe de l'Est et vont à pied en Palestine. Il fait donc allusion à la Pâque juive où, après le passage de la mer Rouge, les Hébreux, conduits par Moïse arrivent au pied du Sinaï. En ce jour a été conclu solennellement l'Alliance de Dieu avec Son peuple. Depuis, à Pâques, on célèbre la mort et la résurrection de Jésus... et le narrateur se réjouit du retour de son ami Dormesan. L'auteur se moque des différences entre les religions qui créent des crimes et des guerres, mais il conte tout cela avec sérieux comme le fait tout humoriste.

Et la fantaisie continue. Le baron d'Ormesan apparaît chez lui bien que la porte soit fermée. Ce « revenant » reste debout contre la muraille, comme le faisait, dans un autre texte Honoré Subrac avant sa disparition. Le baron avoue : « Je suis cet Aldavid, le Messie des prophéties, le prochain roi de Juda. » Il explique comment la science a créé ces prétendus miracles. Le burlesque disparaît d'abord sous le flot de détails, puis, le résultat apparaît : cet appareil récepteur est « un clou ». Ce clou mêlé à l'idée de sainteté évoque en nous les clous dans les mains et les pieds du Christ. Le burlesque apparaît dans les moindres détails puisqu'il arrive à faire trois enfants à sa maîtresse tout en étant loin d'elle. Il a tout simplement adapté un de ses appareils près de son lit..

Notre journaliste-narrateur pousse le baron à renoncer à son trône tout comme, dans l'histoire de Herzl, le public poussait ce roi de Sion à oublier son projet alors que de pauvres gens fuyaient les pogroms. Apollinaire pensait-il que Herzl était un fou ? Il prend ce revolver qui apparaît souvent dans ses contes, tire six coups et le tue. Il entend alors une rumeur extraordinaire, ouvre la fenêtre et entend les vendeurs de journaux clamer la mort du Messie. Il s'évanouit. Vers une heure du matin, il se réveille, et c'est par un « toucher à proximité » qu'il sent le cadavre. Froidement, il se lève et le jette par la fenêtre. Il efface les taches de sang... et sort acheter le journal. Or, à son insu, ses six balles de revolver ont été répercutées par le clou ! Apollinaire devient le meurtrier de 841 cadavres d'Aldavid. Un détail est inexplicable : il y avait deux cadavres à Paris ! En conclusion, voilà pourquoi les juifs attendent la résurrection du Messie-Herzl. Mais le royaume de Juda demeure bien loin !

Créer, pour Apollinaire, c'est imaginer du jamais vu. Il s'y projette. Il vit et redonne une seconde vie aux personnages. Tout ce qui était mythe devient vivant. Il observe le départ des pionniers, dévoile les intérêts et masque le tragique. Son humour devient une feinte résignation. Un clou n'est qu'un clou et il s'excuse de ne pouvoir donner aucun renseignement. L'auteur a tué le faux Messie qui, comme Herzl, voulait toucher les juifs et les envoyer en Israël. Il a tué son ami Dormesan et il termine sa confession par le mot « délices ». L'humour devient macabre lorsqu'il touche le cadavre, le jette par la fenêtre puis pour-

suit : « je passai le reste de la nuit à effacer les taches de sang qui s'étaient étalées sur mon parquet. » La mort du Messie entre dans le domaine du fantastique. Partout il s'affaisse, partout il est mort, on ne s'étonne de rien. Nous sommes dans une parodie de la mort du Christ mais aussi de Herzl dans un univers ambigu et illusoire où vrai et faux ne cessent d'interférer. Son ironie utilise les litotes, par exemple, pour attaquer le Vatican qui se tait. Des hyperboles jonglent avec l'antisémitisme insensé. « Aldavid » devient un calembour. Il joue avec les nombres. A part le 6 cubiste, les amoureux de la guématrie rechercheront la signification des chiffres 840 et 841³³ ! On retrouve le chiffre 3, symbole de la Trinité dont il se moquait dans d'autres textes. Il s'amuse à le faire apparaître sous des détails inattendus comme le choix du Parc Montsouris qui a trois ponts. Le lecteur attentif découvre d'amusantes allusions. Ainsi sur « les hauteurs de Montmartre », le Sacré Cœur renferme dans son campanile la Savoyarde, une des plus grosses cloches connues. Son nom se rapproche des Allobroges dont la race est conservée en Savoie, cités au début du conte. La place de l'Etoile rappelle l'étoile de David. La rue Lafayette évoque les voyages en Amérique de certains émigrants juifs. Ce comique cache cependant le lyrisme apollinarien, dans le sentier du PARDES. Il était au courant de la réalité, et, en particulier, des discours de Herzl par les journaux. Son histoire est guidée par sa curiosité et son amitié pour Dormesau. Son imagination l'élève vers l'idée du Messie et de la Palestine. Son secret est un crime. « Ayant été mêlé de façon la plus tragique à ces événements, je sens la nécessité de me défaire d'un secret qui m'étouffe ». Il a eu pitié de ces pauvres juifs qui vont à pied en Palestine, de leurs banquiers qui attirent l'antisémitisme. Il se présente, dans ce texte débridé, tel celui qui a cloué le Christ sur la croix, comme un Juif !

L'ironie d'Appolinaire

Dans tous les textes que nous avons étudiés l'ironie d'Appolinaire dégrade tous les personnages. Elle réduit la sainteté à la sexualité. L'hyperbole transforme la marche en « amphionie ». La litote se conjugue avec l'humour pour transformer le Passant en un guide comme Amphion. Le sionisme se réduit à une marche à pied. Les femmes qui entouraient le Christ deviennent ses maîtresses. L'attouchement devient « le toucher », le Sauveur d'Israël : un faux prophète. La fantaisie d'Appolinaire est sensible à la valeur pittoresque des mythes que propose la Bible. Ce sont des mots suggestifs sonores, rares et nouveaux, lourds d'histoire et de traditions, des noms d'ange et de démons, des mots hébreux mis sur les lèvres de juifs et de rabbins dans une intention piquante ou pittoresque et des noms propres. Le Juif latin connaît des passages de la Thora. Un vieux rabbin allemand divague à propos de Salomon et son ivresse se colore de commentaires talmudiques. Le lyrisme

semble suivre le mouvement de la Tour Eiffel de Robert Delaunay. Le thème de la marche décrit la vie comme un voyage dans une zone où le cortège ascendant de tous les oiseaux donne le sentiment d'une universalité des religions. Le Juif Errant en arrive à n'être ni juif ni chrétien.

A travers ses doubles, Apollinaire va à la rencontre de lui-même pour se forger une identité qui échappe à la corrosion du temps. Dans *L'Hérésiarque et Cie*, il joint, au simultanésisme une vision cubiste du monde : « je » est six autres : le passant, le juif latin, le guide, le baron d'Ormessan et Dormesau. La rêverie du poète s'établit sur une simultanésité de l'être qui donne au réel un épaississement et une durée. *Le Passant de Prague* est un voyage en soi, une promenade dans le vide où la beauté de la ville et de ses monuments mène à cet être qui se présente sans identité, sans personnalité, plein de tristesse. La rêverie, c'est Tristouse devant la « statue en rien, en vide » que l'Oiseau du Bénin – c'est-à-dire Picasso – a sculptée pour le fantôme de Croniamantal dans un puits dont le fond avait 38 centimètres³⁴. Et Apollinaire devait mourir à 38 ans. Cependant, dans *Zone*, avec la naissance du jour, le poète va se ressaisir et, grâce à l'humour, exorciser cette angoisse en jouant avec ce thème du « je » comme le phénix renaît de ses cendres.

La figure du Juif Errant

La légende du Juif Errant peut personnifier la nation juive qui doit vivre parmi les autres peuples après la destruction du Temple de Jérusalem par Titus. Apollinaire a saisi le lien entre le Juif Errant, la politique, la société, l'économie, la religion, l'antisémitisme et le sionisme. Celui-ci erre dans son œuvre puis graduellement apparaît sous les traits de l'ami : le baron. Une trinité fantaisiste se forme ainsi, hérésie d'un autre hérésiarque : Apollinaire. Et l'on saute du philtre de « phantase » à la science-fiction.

Le Juif Errant appartient aux contes et romans d'Apollinaire. Son errance est liée à l'évolution des mentalités. C'est une métaphore du destin de l'humanité qui est née de l'antisémitisme chrétien. L'immortalité du Juif Errant lui a permis d'incarner à chaque époque le lourd fardeau que traîne une minorité opprimée dans la société. Cette errance est spatiale, temporelle et spirituelle. C'est celle du poète qui parcourt *Zone* et s'émerveille devant l'aéroplane, symbole de l'élan humain vers l'immortalité. Le Juif Errant est un instrument de certains récits qui rattache la quête du poète à l'histoire, la légende, la politique et à sa propre identité. Cet immortel voyageur, éternel déraciné, ne pouvait pas déplaire au poète qui s'y retrouve.

Le rêve ouvre un chemin vers les morts où vivent les mythologies. Il entre ainsi en communication avec les symboles et les croyances les plus anciennes. Le Juif Errant Isaac Laquedem est un des six hommes qui arrivèrent, simultanément comme dans un tableau cubiste, dans la forêt, sur la tombe de *L'Enchanteur*

pourrissant. Apollinaire est fasciné par ceux qui sont en rupture avec le temps : Merlin, Arthur, Louis II de Bavière, Justin Couchot et Sainte Adorata vénérée pour l'Éternité. L'immortalité qu'espère notre poète est celle qui passe par la mort et suppose une sorte de résurrection semblable à celle de Lazare qui a pu contempler quelque temps l'autre monde. Apollinaire s'identifie dans *Le Poète assassiné* au « nouveau Lazare » et, dans *La Serviette des Poètes*, au peintre « placé sur la limite de la vie, aux confins de l'art. »

La danse est liée au cosmos par les anges. « Laquedem saisit la jolie fille de l'hôte, et les voir me fut un ravissement. Tous deux dansaient comme des anges, selon ce que dit le Talmud qui appelle les anges maîtres de danse³⁵. » Nous sommes dans un moment d'enthousiasme et d'union de la terre et du ciel que nous retrouvons dans la beauté de la danse de Salomé. La danse est, dans la Bible, signe de joie, de musique, de poésie et d'élévation vers Dieu. Dans Samuel II, 6, on peut lire : « David et toute la maison d'Israël jouaient devant l'Éternel de toutes sortes de bois, de cyprès, des harpes, des luths, des tambourins, des sistres et des cymbales... David dansait de toute sa force devant l'Éternel, et il était ceint d'un ephod de lin. » Dans *Le Toucher à distance*, lorsqu'Aldavid reste insensible à l'exorciseur, les Juifs, exultant de joie, entrent dans la danse mythique : « se prenant par la main, femmes, enfants, vieillards, en rangs pressés, se mirent à danser comme autrefois David devant l'arche en chantant « Hosannah » et des hymnes d'allégresse³⁶. » Dans cette allégresse, ils touchent à distance et le temps et l'espace. Ils se prennent par la main comme dans le Kordax, seule danse qu'aime Croniamantal. Et sur sa tombe, viendra danser Tristouse. Plus fort, plus exaltant que la danse est le bond de *l'Infirmes divinisé* : « Quand le temps était beau, il s'en allait par bonds, s'élançant vers le firmament, où l'on place Dieu...³⁷ » Et ces bonds placent Apollinaire, double du Juif Errant, dans une dimension mythique, près du poète Croniamantal, dont l'identité était aussi multiple. Tous trois peuvent dire : « J'ai vécu l'éternité ».

notes

Bibliothèque de la Pléiade. Ed. Gallimard, *Apollinaire : Œuvres en prose*.

1. p. 1115.
2. p. 591.
3. p. 208.
4. p. 103.
5. p. 1256.
6. p. 283.

7. p. 288.
8. p. 85.
9. p. 730.
10. p. 734.
11. p. 154.
12. p. 93.
13. pp.113 et 1062.
14. p. 624.
15. p.677.
16. p. 712-715.
17. p. 725.
18. p. 724.
19. p. 85.
20. pp. 101-104.
21. pp. 107-109.
22. p. 283.
23. p. 89.
24. p. 92.
25. St Jean, XXI, 8 et suivantes.
26. p. 86.
27. p. 89.
28. p. 1313 Notes dans l'édition de la Pléiade.
29. p. 282.
30. p. 213.
31. p. 127.
32. p. 213.
33. Signification ésotérique de 840 : Il annonce l'ère future éternelle, la résurrection du Christ, la Transfiguration et aussi la promesse de résurrection de l'homme transfiguré par la grâce.
34. p. 301.
35. p. 90.
36. p. 216.
37. p. 350.

bibliographie

- Michel Décaudin : Apollinaire. Œuvres en prose. Bibliothèque de la Pléiade, « Œuvres poétiques ».
- Robert Couffignal : *Inspiration biblique dans l'œuvre de G. Apollinaire*. Bibliothèque des lettres modernes n°8 Minard, 1966.
- Henri Meschonnic : *Illuminé au milieu d'ombres* in La Revue Europe nov-déc., 1966.
- Pierre Caizergues : *Apollinaire et la politique européenne*. Revue des Lettres Modernes n°5, 1968.